

LA LIBERTE D'EXPRESSION ET L'ETHIQUE

La liberté

La *liberté* est, avec l'*égalité* et la *fraternité*, à la fois une devise et un vertueux programme dont les éléments sont dans un rapport d'interdépendance.

Cette devise, qui voudrait caractériser l'esprit français, devrait être non seulement un principe, mais surtout une réalité pratiquée par tous et par chacun...

Il s'agit, en fait, d'un idéal : un ensemble d'idées vers lequel chacun est censé tendre indéfiniment... sans jamais l'atteindre ; les mathématiques appellent cette figure (surréaliste ou baroque au regard de la logique) une asymptote (terme composé de *πίπτο* *pipto* : tomber, faire une chute ; *σύν* *sun* : ensemble ; *ἄ* privatif = qui ne tombent pas ensemble). L'asymptote se rapproche indéfiniment sans jamais atteindre ce qui pourrait constituer son but !

Liberté chérie et chérissable, il faut te donner les moyens de vivre ! Tes deux alliées devraient t'y aider !

Mais tes limites ne sont pas toujours faciles à accepter et à respecter.

Un proverbe à caractère *éthique* dit que la liberté de chacun s'arrête là où commence celle de l'autre. Ce qui signifie que la liberté du sujet doit tenir compte de ses autres. C'est pourquoi la *liberté* totale ne peut exister ; elle est toujours relative au sujet, aux autres, à la situation.

Liberté n'est donc pas licence. Tout n'est pas permis. La *liberté* est une valeur et surtout un sentiment. L'humain peut se sentir libre dans des conditions difficiles, comme il peut ne pas se sentir ainsi sous des cieux tout à fait cléments.

Il faut avoir intégré et développé les vertus individuelles et communes sous l'égide d'un *sens de l'éthique* efficace pour mettre en œuvre la *liberté* et l'apprécier.

Liberté rime avec maturité.

La liberté de s'exprimer

Nous allons prendre en considération ce que l'on appelle la *liberté d'expression*.

S'exprimer est le fait de tout un chacun. L'humain peut s'exprimer grâce à différents vecteurs.

Qu'en est-il de la trace écrite ou dessinée ?

Ecrire, dessiner, peindre, façonner, créer... sont des actes.

L'écrit établit une relation (essentiellement imaginaire, mais aussi symbolique) entre l'écrivain et son (ou ses) lecteur(s), son (ses) autre(s) à distance ; c'est un acte dans lequel il se signifie et se traduit (ou se trahit, ce qui,

en l'occurrence, revient au même).

L'écriture, le dessin, l'œuvre d'art... toute communication non verbale, sont régis par les mêmes règles que n'importe quel acte, quant à ce qui concerne l'*éthique*.

L'acte d'écriture est plus difficile que l'art de la conversation, car la responsabilité de l'écrivain y est plus grande : le silence de l'autre l'oblige à se poser sans cesse les questions de la prudence et de la responsabilité, de l'authenticité et du discernement, de la probité et de la fiabilité. Avec d'autant plus de vigilance que son interlocuteur n'est ni visible ni présent.

Bien sûr, l'acte de l'écrivain est reçu, dans un temps ultérieur, par d'autres humains qui pourront être en désaccord avec lui. Il ne peut s'adapter à chacun, comme dans une conversation, puisqu'il n'a pas de retour. Plus difficile encore : il ne sait pas qui le lit, il ne connaît pas ses interlocuteurs. Il ne peut percevoir les réactions des autres, et rester dans une constante interaction. Il est seul avec lui-même et doit donc compenser l'absence des autres en n'oubliant pas qu'il s'adresse à eux.

L'écrivain peut réagir à des actes, des opinions, des faits, mais, par respect de l'éthique, ne devrait jamais condamner les personnes.

L'autre, le lecteur, reçoit ces contenus comme des messages à découvrir, qui peuvent constituer pour lui de véritables affrontements, voire des affronts auxquels il devra trouver ses réactions et ses réponses. A lui de répondre convenablement à toutes ces interpellations.

Ainsi en va-t-il de la littérature considérée comme sérieuse : la plus commune, la plus répandue.

La question de la liberté de la presse est évoquée en tant que liberté pour la presse ; mais la proposition doit être retournée et complétée : il s'agit de la part de la même presse, de contribuer à la liberté des citoyens. Ce qu'elle fait, généralement, en les informant, en leur donnant le choix, en leur incitant à réfléchir, à prendre position ; et aussi en interpellant les croyances de chacun.

Fonctions de la presse subversive

Et puis, il y a la presse « pas sérieuse », du moins en apparence. C'est le fait, plus particulièrement de l'expression de la presse qui se veut et qui est subversive. Subversive parce qu'elle transgresse les règles ci-dessus rappelées. Elle peut être « bête et méchante » (comme s'en vantait « Harakiri » qui, notons-le, acceptait d'emblée de se faire harakiri - seppuku -) : les journalistes acceptaient de mettre la mort en scène ; leur revue a disparu à la suite du décès du général de Gaulle qu'ils avaient déguisé en spectacle macabre. Charlie Hebdo est né de cette mort, et a conservé un rapport étroit et assumé avec Thanatos. Il est arrivé à l'hebdomadaire de faire sa « une » avec une figuration de la mort disant « je m'abonne » : provocation étrange, illogique, invraisemblable, et

combien lourde, au regard des « évènements » de janvier 2015 ; un abonnement qui a réellement « pris corps ». Nous allons tenter de comprendre !

Que la figure qui représente les pulsions de mort trouve là une place n'est pas sans questionner...

L'expression libertaire est celle des caricaturistes, des humoristes, des chansonniers et autres « susciteurs de rire » qui font métier de souligner les travers de leurs semblables, de la société ; provocateurs, secoueurs...

Ces « fous du roi » font un vrai travail de salubrité publique !

Salubrité parce qu'en soulignant les excès, les injustices, les paradoxes, les contradictions, les abus et autres traits discutables de leurs congénères, ils renvoient ces derniers à leurs croyances, et, souvent, à leurs carences éthiques.

Sous le masque de la dérision, ils soumettent chacun à des images de ses propres travers.

Le caractère sérieux ne saute pas au premier regard ; il doit même ne pas apparaître. Leur œuvre se compose de plusieurs couches ; d'où plusieurs niveaux de lecture, du premier au énième degré. Le premier degré a pour fonction de susciter le rire : masque de surface propre à cacher des éléments qui n'ont généralement rien de joyeux. Présentés sans le masque, ils seraient souvent horribles. Grimaces déformantes pour souligner des traits particuliers, elles surprendraient en faisant peur, si elles étaient démasquées.

Les fous du roi, les caricaturistes, les « a-censeurs »... publics passent au miroir déformant du comique le dogme, l'établi, la religion, les travers, les opinions, les calculs, les magouilles, les tricheries, les *a priori* et les croyances... de leurs contemporains. Ce faisant, ils aident chacun à (re)mettre en question toutes les dimensions si complexes de l'humain. Et cette confrontation peut aider qui réfléchit à distinguer le bon grain de l'ivraie, le vrai du faux, le semblant de l'authentique ou de la vérité.

En se libérant du *sens de l'éthique*, ils permettent à leurs spectateurs de se confronter au leur et de questionner leurs choix. Ce faisant, ils relancent la possibilité de choisir et, paradoxalement, ils renforcent le *sens de l'éthique* de leurs contemporains en faisant fi du leur.

De la nécessité d'une scène particulière

Ces transformeurs de peurs et de pleurs en rires jouent (jouissent) comme les comédiens, dans un espace à cela dévolu : sur une scène. Que ce soit la scène de leur journal, de leur exposition, celle de leur spectacle... Le destinataire, qu'il soit lecteur, auditeur, spectateur... est prévenu : « c'est du théâtre ! » Avec sa mise en scène : qu'il s'agisse d'un journal à déplier, d'un livre à acheter et à ouvrir, d'un théâtre où s'installer un moment... La mise en scène correspond à celle du théâtre, aux trois coups qui indiquent :

« Attention, le spectacle va commencer ; le rideau va se lever sur une „ autre scène „, qui n'est pas la réalité ».

« L'autre scène » ? C'est ainsi que Freud désignait l'Inconscient.

« Vous allez voir une expression du « Ça » comme jamais dans votre vie réelle ; ça va ressembler à la vie, mais ce ne sera pas la vie courante, la vraie. Voilà ce que vous ne pouvez pas penser, ce que vous ne pouvez pas voir, et encore moins faire... A la fin du spectacle, le rideau baissé, vous rentrerez chez vous et retrouverez votre vraie vie ! Avec les questions que le spectacle aura soulevées pour vous »...

Le Ça

Le Ça est l'une des trois instances que Freud distinguait dans sa deuxième topique (avec le Moi et le Surmoi). Pour lui, le Ça constitue le pôle pulsionnel de la personnalité. Ses contenus, qui sont l'expression psychique des pulsions, constituent le cœur de l'inconscient. Freud voyait dans le Ça le réservoir premier de l'énergie psychique.

Bien sûr, la pulsion pure méconnaît, quant à elle, la *morale* et l'*éthique*.

Cette partie pulsionnelle de la psyché humaine n'a de respect ni à l'endroit des normes ni de la réalité (temps ou espace) ; elle n'est régie que par le seul principe de plaisir, satisfaction immédiate et inconditionnelle de besoins essentiellement biologiques. Seul l'effet compte : le rire ; quelle qu'en soit la cause. Le rire libère l'énergie, la tension provoquée par la pulsion ; le rire détend le rieur.

Comme l'avait justement remarqué Freud, le Ça trouve à se nicher discrètement dans les rêves, les actes manqués, les lapsus et autres failles du conscient où sévit la raison, le discernement, là où tout devrait être passé au filtre du *sens de l'éthique*. C'est dans les rêves qu'il s'épanouit le plus, à travers des images baroques, abracadabrantesques, irréelles, voire délirantes... C'est dans cet espace que les surréalistes, incités par André Breton, allaient chercher quelque inspiration. Ils ajoutaient l'écriture automatique, caressant l'espoir de lire l'inconscient *a pertio libro* ! Ce qu'ils souhaitaient éviter, c'était la censure, ce douanier qui surveille la frontière entre le conscient et ce qui ne l'est pas : une fonction qui tend à interdire aux désirs inconscients et aux formations qui en dérivent l'accès au conscient.

Bien sûr, les comiques n'ont pas plus aisément ou plus directement que les autres accès à leurs pulsions ! Mais ils s'efforcent de passer la censure sans se faire attraper ; pour cela, ils distraient le douanier, en le faisant rire.

André Breton indiquait bien ce mécanisme, lorsqu'il déclarait : « Nous entreprenons de noircir du papier avec un louable mépris de ce qui pourrait s'ensuivre littéralement ».

Quant à l'autre, le spectateur, auditeur, lecteur... il n'est pas dupe ! Il sait que le spectacle n'est pas la vraie vie, mais qu'il permet, en posant n'importe quelle question sur n'importe quoi, de lui donner à réfléchir à des sujets qui

pourront, ensuite, mieux diriger le cours de la sienne parce qu'il aura été amené à réinterroger ses valeurs, ses croyances, à l'aune de son propre *sens de l'éthique*.

Contrairement à la vie qui s'impose, le spectateur s'offre cette « récréation » ; il la décide, la choisit ; la plupart du temps, il paye pour cela. Personne n'est jamais obligé d'assister au spectacle, de lire un journal, d'écouter un comique, de regarder une œuvre graphique, picturale ou sculpturale... Le spectateur prend sa propre responsabilité pour s'affronter à ses flux pulsionnels, et se doit de l'assumer.

Que cherche le spectateur ? A satisfaire, lui aussi, son « principe de plaisir » ! La *morale*, l'*éthique*, le savoir-vivre, la bienséance... lui interdisent de mettre en œuvre lui-même ce qui va s'animer à travers le spectacle. Par le biais du dessinateur, du comique, de l'artiste, il se permet de considérer ce qu'il ne se permettrait pas de lui-même de penser, ce qu'il censure parce qu'il ne le peut ou parce que ce n'est pas permis. Pendant ce laps de temps récréatif, le sujet s'autorise à être totalement, mais imaginativement, iconoclaste. Quitte à reconstruire ultérieurement ses icônes, peut-être avec plus d'authenticité, justement parce qu'il a pu les interroger.

Une surface de projection

Quelle qu'elle soit, la représentation est une surface de projection pour qui s'y exprime, aussi bien que pour qui la regarde. Plus le message est précis, directement compréhensible, clair et univoque - ce qui est le cas, généralement, pour l'écriture -, plus la projection est limitée ; elle peut encore se glisser dans l'interprétation. Inversement, moins le graphe est figuratif, plus il suscite la projection ; c'est le cas du dessin, et plus encore, de la peinture abstraite.

Le lecteur assiste au spectacle pour rire des autres dans les couches supérieures, qui cachent les couches inférieures où c'est possiblement de lui-même qu'il se gausse.

Parce qu'il rit bien souvent de lui-même à travers les autres. Il voit dans un miroir déformant et grossissant une part de lui qu'il ignorait et qu'il n'a peut-être pas envie de découvrir. Son image réfléchie le fait réfléchir sur lui-même et sur le monde. Le met en question, l'interpelle sur tout, en particulier sur ses croyances. Ainsi, peut-il y renoncer ou les renforcer, mais les « réviser », les passer au marbre de son discernement, ne plus les accepter passivement au prétexte qu'elles font partie de son « bagage culturel ». C'est là un bienfait des « a-censeurs » !

C'est bien parce que les spectacles évoqués ici nous concernent intimement qu'ils nous fascinent ou nous horripilent.

Le spectacle peut même avoir une valeur de catharsis de ses pulsions pour le spectateur, ce qui peut lui éviter de les « passer à l'acte ». C'est à partir du théâtre que Moreno a « inventé » le psychodrame comme medium

thérapeutique.

Des limites

On ne peut certes pas tout dire, tout écrire, tout représenter, devant n'importe qui : la levée de la barrière censure ne se fait que dans des conditions particulières.

Elle reste baissée lorsque le sujet est conscient, présent, toutes ses facultés étant disponibles et efficaces ; lorsque le sujet redevient un être humain social.

Bien sûr, une mise en scène sans censure questionne, mais ne devrait pas donner de réponses, de conseils, de chemin à suivre... L'artiste ne doit pas profiter de la levée de censure qu'il s'autorise pour diriger son spectateur vers des voies qui iraient à l'encontre du bonheur humain ; pas question de pousser au crime, à la destruction, à la perversion, au passage à l'acte, au malheur. L'artiste crée, invoque et évoque, mais ensuite, sa conscience s'éveille et c'est à lui d'éliminer (ou à ses partenaires) ce qui pourrait aller dans le sens de l'inhumanité.

Et c'est au spectateur adulte de se guider lui-même, si violemment qu'il ait été interpellé.

Quant au concept de Dieu, même si sa figure est irreprésentable, impersonnifiable – pour la bonne raison qu'il s'agit d'un concept que les croyants animent de leur propre foi – il ne peut pas échapper à l'interrogatoire. Toute représentation ne peut qu'en réduire l'aspect imaginaire à quelques dimensions concrètes, alors qu'il s'agit d'une abstraction. Là encore, il ne faut pas confondre l'imaginaire et la réalité, le représentant et le représenté, le signifiant et le signifié.

Reste que, pour sauvegarder une liberté vivante et intelligente, il faut pouvoir tout interroger.

Fin de la récréation

Après le spectacle, le journal reposé, le livre fermé... les autres instances psychiques reprennent leur place et leurs fonctions. Le sujet retourne à sa vraie vie ; ayant été interpellé, il a peut-être gagné la chance de pouvoir la vivre mieux, plus conscient de ses choix, en fonction de son propre *sens de l'éthique*, en accord avec *l'éthique humaine fondamentale*...

Evidemment, il faut que le sujet spectateur soit assez discernant pour avoir la faculté de ne pas confondre la réalité et la figuration.

Pour devenir « littéraire », c'est-à-dire respectueuse des canons de la beauté, de l'esthétique et de la morale, l'œuvre devrait, dans un second temps, être passée au tamis du discernement et du *sens de l'éthique*.

Lorsque la récréation est finie, qu'il a souri d'aise ou de malaise, chacun retourne à l'école... de la vie, avec ses valeurs, le plein exercice dans toute leur richesse des fonctions de la personnalité humaine, tout particulièrement du *sens de l'éthique*.

André SOLER

La liberté d'expression et l'éthique

La *liberté* est, avec l'*égalité* et la *fraternité*, à la fois une devise et un vertueux programme dont les éléments sont dans un rapport d'interdépendance.

En tant que devise, il s'agit d'une règle de vie, de conduite, qui voudrait caractériser l'esprit français. Elle devrait être non seulement un principe, mais surtout une réalité pratiquée par tous et par chacun...

Il s'agit, en fait, d'un idéal : un ensemble d'idées vers lequel chacun est censé tendre indéfiniment... sans jamais l'atteindre ; les mathématiques appellent cette figure (surréaliste ou baroque au regard de la logique) une asymptote (terme composé de *πίπτο* *pipto* : tomber, faire une chute ; *σύν* *sun* : ensemble ; *ἄ* privatif = qui ne tombent pas ensemble). L'asymptote se rapproche indéfiniment sans jamais atteindre ce qui pourrait constituer son but !

Liberté chérie et chérissable, il faut te donner les moyens de vivre ! Tes deux alliées devraient t'y aider !

Mais tes limites ne sont pas toujours faciles à accepter et à respecter.

Un proverbe à caractère *éthique* dit que la liberté de chacun s'arrête là où commence celle de l'autre. Ce qui signifie que la liberté du sujet doit tenir compte de ses autres. C'est pourquoi la *liberté* totale ne peut exister ; elle est toujours relative au sujet, aux autres, à la situation.

Liberté n'est donc pas licence. Le verbe impersonnel latin, *licet*, signifie « il est permis » et *licentia* est la permission; en passant en français le mot a pris un sens immoral, puisqu'il désigne la liberté excessive qui tend au dérèglement moral. Trop de liberté tue la liberté. Tout n'est donc pas permis. La *liberté* est une valeur à laquelle aspire tout humain. Elle est surtout un sentiment : nous pouvons nous sentir libres dans des conditions difficiles, comme ne pas nous sentir ainsi sous des cieux fort cléments.

Il faut avoir intégré et développé les vertus individuelles et communes sous l'égide d'un *sens de l'éthique* efficace pour mettre en œuvre la *liberté* et l'apprécier.

Liberté rime avec maturité.

Nous allons prendre en considération un pan particulier de ce vaste domaine : ce que l'on appelle la *liberté d'expression*.

S'exprimer est le fait de tout un chacun. L'humain peut s'exprimer grâce à différents vecteurs.

Qu'en est-il de la trace écrite ou dessinée ?

Ecrire est un acte.

L'écrit établit une relation (essentiellement imaginaire, mais aussi symbolique) entre l'écrivain et son (ou ses) lecteur(s), son (ses) autre(s) à

distance ; c'est un acte dans lequel il se signifie et se traduit (ou se trahit, ce qui, en l'occurrence, revient au même).

L'écriture, le dessin, l'œuvre d'art... toute communication non verbale, sont régis par les mêmes règles que n'importe quel acte, quant à ce qui concerne l'*éthique*.

L'acte d'écriture est plus difficile que l'art de la conversation, car la responsabilité de l'écrivain y est plus grande : il doit sans cesse se poser les questions de la prudence et de la responsabilité, de l'authenticité et du discernement, de la probité et de la fiabilité. Avec d'autant plus de vigilance que son interlocuteur n'est ni visible ni présent.

Bien sûr, l'acte de l'écrivain est reçu par d'autres humains qui pourront être en désaccord avec lui. Il ne peut s'adapter à chacun, comme dans une conversation, puisqu'il n'a pas de retour. Plus difficile encore : il ne sait pas qui le lit, il ne connaît pas ses interlocuteurs. Il ne peut percevoir les réactions des autres, et rester dans une constante interaction. Il est seul avec lui-même et doit donc compenser l'absence des autres en n'oubliant pas qu'il s'adresse à eux.

L'écrivain peut réagir à des actes, des opinions, des faits, mais ne devrait jamais condamner les personnes.

Le lecteur, quant à lui, reçoit ces contenus comme des éléments à découvrir qui peuvent constituer pour lui des découvertes ; mais aussi, quelquefois, de véritables affrontements, voire des affronts.

Ainsi en va-t-il de la littérature considérée comme sérieuse : la plus commune, la plus répandue.

Mais il est une autre expression qui se veut et qui est subversive. Elle transgresse les règles ci-dessus rappelées. Elle peut être « bête et méchante » (comme s'en vantait « Harakiri » qui, notons-le, acceptait d'emblée de se faire harakiri - seppuku -) : les journalistes acceptaient de mettre la mort en scène ; leur revue a disparu à la suite de la mort du général de Gaulle qu'ils avaient déguisée en spectacle macabre. Charlie Hebdo est né de cette mort, et a conservé un rapport étroit et assumé avec Thanatos. L'hebdomadaire avait fait, entre autres, sa une avec une figuration de la grande faucheuse, disant « je m'abonne » : elle demeure, de facto, une fidèle abonnée !

Que la figure qui représente les pulsions de mort trouve là une place n'est pas sans conséquences...

L'expression libertaire est celle des caricaturistes, des humoristes, des chansonniers et autres rieurs qui font métier de souligner les travers de leurs semblables, de la société ; provocateurs, secoueurs...

Ces « fous du roi » font un vrai travail de salubrité publique !

Salubrité parce qu'en soulignant les excès, les injustices, les paradoxes,

les contradictions, les abus et autres traits discutables de leurs congénères, ils renvoient ces derniers à leurs croyances, et, souvent, à leurs carences éthiques.

Sous le masque de la dérision, ils soumettent chacun à des images des travers de la société ou de lui-même.

Le caractère sérieux ne saute pas aux yeux ; il doit même ne pas apparaître. Leur œuvre se compose de plusieurs couches ; d'où plusieurs niveaux de lecture, du premier au énième degré. Le premier degré a pour fonction de susciter le rire : un masque propre à cacher des éléments qui n'ont généralement rien de joyeux. Présentés sans le masque, ils seraient souvent horribles. Grimaces déformantes pour souligner des traits particuliers, masques qui surprennent en faisant rire pour ne pas faire peur...

Les fous du roi, les caricaturistes, les « a-censeurs »... publics passent au miroir déformant du comique le dogme, l'établi, la religion, les travers, les opinions, les calculs, les magouilles, les tricheries, les *a priori* et les croyances... de leurs contemporains. Ce faisant, ils aident chacun à (re)mettre en question toutes les dimensions si complexes de l'humain. Et cette confrontation peut aider qui réfléchit à distinguer le bon grain de l'ivraie, le vrai du faux, le semblant de l'authentique ou de la vérité.

Ces transformeurs de peurs et de pleurs en rires jouent (jouissent) comme les comédiens, sur une scène : celle de leur journal, de leur exposition, celle de leur spectacle. Le lecteur, auditeur, spectateur... est prévenu : « c'est du théâtre ! » Avec sa mise en scène : qu'il s'agisse d'un journal à déplier, d'un livre à acheter et à ouvrir, d'un théâtre où s'installer un moment... La mise en scène correspond aux trois coups qui indiquent : « Attention, le spectacle va commencer ; le rideau va se lever sur une « autre scène », qui n'est pas la réalité ».

« L'autre scène » ? C'est ainsi que Freud désignait l'Inconscient.

« Vous allez voir une expression du « Ça » comme jamais dans votre vie réelle ; cela ressemblera à la vie, mais ce ne sera pas la vie courante, la vraie. Nous allons vous montrer ce que vous ne pouvez pas penser, ce que vous ne pouvez pas faire... A la fin du spectacle, le rideau baissé, vous rentrerez chez vous et retrouverez votre vraie vie ! Avec les questions que le spectacle aura soulevées pour vous »...

Le Ça est l'une des trois instances que Freud distinguait dans sa deuxième topique (avec le Moi et le Surmoi). Pour lui, le Ça constitue le pôle pulsionnel de la personnalité et ses contenus, qui sont l'expression psychique des pulsions, constituent le cœur de l'inconscient. Freud voyait dans le Ça le réservoir premier de l'énergie psychique.

Bien sûr, la pulsion pure méconnaît, quant à elle, la *morale* et l'*éthique*.

Cette partie pulsionnelle de la psyché humaine n'a de respect ni à l'endroit des normes ni de la réalité (temps ou espace) ; elle n'est régie que par le

seul principe de plaisir, satisfaction immédiate et inconditionnelle de besoins essentiellement biologiques. « Seul le plaisir (exprimé par le rire) compte ; ce qui le cause n'est pas important : la preuve : vous allez en rire ! »

Comme l'avait justement remarqué Freud, le Ça trouve à se nicher discrètement dans les rêves, les actes manqués, les lapsus et autres failles du conscient où sévit la raison, le discernement, et où tout devrait être passé au filtre du *sens de l'éthique*. C'est dans les rêves qu'il s'épanouit le plus, à travers des images baroques, abracadabrantesques... C'est dans cet espace que les surréalistes, incités par André Breton, allaient chercher quelque inspiration. Ils ajoutaient l'écriture automatique, espérant que l'inconscient allait s'écrire directement. Ce qu'ils souhaitaient éviter, c'était la censure, ce douanier qui surveille la frontière entre le conscient et ce qui ne l'est pas : une fonction qui tend à interdire aux désirs inconscients et aux formations qui en dérivent l'accès au conscient.

Bien sûr, les comiques n'ont pas plus aisément ou plus directement que les autres accès à leurs pulsions ! Mais ils s'efforcent de passer la censure sans se faire attraper ; pour cela, ils distraient le douanier, en le faisant rire.

André Breton indiquait bien ce mécanisme, lorsqu'il déclarait : « Nous entreprenons de noircir du papier avec un louable mépris de ce qui pourrait s'ensuire littéralement ».

Le spectateur, auditeur, lecteur... n'est pas dupe. Il sait que le spectacle n'est pas la vraie vie, mais qu'il permet, en posant n'importe quelle question sur n'importe quoi, de lui donner à réfléchir à des sujets qui pourront, ensuite, mieux diriger le cours de sa vie en réinterrogeant ses valeurs, ses croyances, à l'aune de son propre *sens de l'éthique*.

Contrairement à la vie qui s'impose, le spectateur s'offre cette « récréation » ; il la décide, la choisit ; la plupart du temps, il paye pour cela. Personne n'est jamais obligé d'assister au spectacle, de lire un journal, d'écouter le comique, de regarder une œuvre graphique, picturale ou sculpturale... Le spectateur prend sa propre responsabilité pour s'affronter à ses flux pulsionnels, et l'assume.

Que cherche le spectateur ? A satisfaire, lui aussi, son « principe de plaisir » ! La *morale*, l'*éthique*, le savoir-vivre, la bienséance... lui interdisent de mettre en œuvre lui-même ce qui va s'animer à travers le spectacle. Par le biais du dessinateur, du comique, de l'artiste, il se permet de considérer ce qu'il ne se permettrait pas de lui-même de penser, ce qu'il censure parce qu'il ne le peut ou parce que, justement, ce n'est pas permis. Pendant ce laps de temps récréatif, le sujet se permet d'être totalement iconoclaste. Quitte à reconstruire ultérieurement ses icônes, peut-être avec plus d'authenticité.

Quelle qu'elle soit, la représentation est une surface de projection pour qui la regarde. Plus le message est précis, directement compréhensible, clair et

univoque - ce qui est le cas, généralement, pour l'écriture - plus la projection est limitée. Inversement, moins le graphe est figuratif, plus il suscite la projection ; c'est le cas du dessin, et plus encore, de la peinture abstraite.

Le lecteur assiste au spectacle pour rire des autres ou/et de lui-même à travers les autres. Il voit dans un miroir déformant et grossissant une part de lui qu'il ignorait et qu'il n'a peut-être pas envie de découvrir. Son image réfléchie le fait réfléchir sur lui-même et sur le monde. Le met en question, le questionne sur tout, en particulier sur ses croyances. Ainsi, peut-il y renoncer ou les renforcer, mais les « réviser », les passer au marbre de son discernement, ne plus les accepter passivement au prétexte qu'elles font partie de son bagage « culturel ».

C'est bien parce que les spectacles évoqués ici nous concernent intimement qu'ils nous fascinent ou nous horripilent.

Le spectacle peut avoir une valeur de catharsis de ses pulsions pour le spectateur, ce qui peut lui éviter de les « passer à l'acte ».

Evidemment, il faut que le sujet spectateur soit assez discernant pour avoir la faculté de ne pas confondre la réalité et la figuration.

Après le spectacle, le journal reposé, le livre fermé... les autres instances psychiques reprennent leur place et leurs fonctions. Le sujet retourne à sa vraie vie ; ayant été interpellé, il a peut-être gagné la chance de pouvoir la vivre mieux, plus conscient de ses choix, en fonction de son propre *sens de l'éthique*, en accord avec *l'éthique humaine fondamentale*...

Pour devenir « littéraire », c'est-à-dire respectueuse des canons de la beauté, de l'esthétique et de la morale, l'œuvre irréfléchie devrait, dans un second temps, être passée au tamis du discernement et du *sens de l'éthique*. Elle serait modifiée par son passage à la douane de la censure.

On ne peut certes pas tout dire, tout écrire, tout représenter, pour n'importe qui : la levée de la barrière censure ne se fait que dans des conditions particulières. Elle est baissée lorsque le sujet est conscient, présent, toutes ses facultés étant disponibles et efficaces ; lorsque le sujet redevient un être humain social.

Puisque le concept de Dieu existe, même si sa figure est irreprésentable, impersonnifiable - pour la bonne raison qu'il s'agit d'un concept que les croyants animent de leur propre foi - il ne peut pas échapper à l'interrogatoire.

Une représentation en réduirait l'aspect à quelques dimensions concrètes, alors qu'il s'agit d'une abstraction. Là encore, il ne faut pas confondre l'imaginaire et la réalité, le représentant et le représenté, le signifiant et le signifié.

Reste que, pour sauvegarder une liberté vivante et intelligente, il faut

pouvoir tout interroger.

Bien sûr, une mise en scène sans censure questionne, mais ne devrait pas donner de réponses, de conseils, de chemin à suivre... L'artiste ne doit pas profiter de la levée de censure qu'il s'autorise pour diriger son spectateur vers des voies qui iraient à l'encontre du bonheur humain ; pas question de pousser au crime, à la destruction, à la perversion, au passage à l'acte, au malheur. L'artiste crée, invoque et évoque, mais ensuite, sa conscience s'éveille et c'est à lui d'éliminer (ou à ses partenaires) ce qui pourrait aller dans le sens de l'inhumanité.

Et c'est au spectateur de se guider soi-même, si violemment qu'il ait été interpellé.

Lorsque la récréation est finie, qu'il a souri d'aise ou de malaise, chacun retourne à l'école... de la vie, avec ses valeurs, le plein exercice dans toute leur richesse des fonctions de la personnalité humaine.

André SOLER